

# L'EXCOMMUNIÉ

ORGANE DES LIBRES-PENSEURS LYONNAIS



## A NOS LECTEURS

L'autorisation de la vente sur la voie publique a été retirée à l'Excommunié.

On continuera de trouver ce journal chez tous les libraires, ainsi que dans nos bureaux.

De plus, nous accepterons pour Lyon des abonnements

D'UN MOIS A 50 CENTIMES.

Tout abonné lyonnais recevra franco l'Excommunié dès le samedi matin.

## CARILLON ÉLECTRIQUE

ROME, 25 juillet. — Le général des Jésuites attend avec une impatience fébrile le père Hyacinthe.

On a commandé à son intention un martinet spécial!

SPITZBERG, 26 juillet. — Une famille de pêcheurs vient d'acheter d'un prêtre samoyède trois vents favorables.

Ces trois vents sont représentés par une corde à trois nœuds.

En dénouant le premier nœud, on obtient un bon vent; au second nœud, le vent est meilleur; rien n'est comparable au souffle que fournit le troisième.

GRACOVIE, 28 juillet. — Dans un couvent de carmélites, on vient de découvrir, au fond d'une oubliette, une pauvre nonne qui gisait là, dans ses ordures, depuis vingt et un ans!

Naturellement, elle y était devenue folle!

Le peuple est furieux et crie: « A bas les Jésuites! »

PRAGUE, 27 juillet. — Circule une pétition que l'on adressera au concile oecuménique pour demander la révision radicale du procès de Jean Huss.

Elle se couvre de signatures.

LINZ, 24 juillet. — Notre évêque a été condamné à 15 jours de prison, comme perturbateur de la tranquillité publique.

## FEUILLETON DE L'EXCOMMUNIÉ

### LE VRAI DIABLE DE MARGNOLE

LES MYSTÈRES DE MARGNOLE

(Suite.)

La première jeune fille interrogée se nommait Maria Gros; elle remplissait dans l'établissement les fonctions de sous-maitresse.

Elle déclara habiter la maison depuis deux ans.

« Ce n'est que depuis neuf mois qu'on y entend, ajouta-t-elle, ces bruits extraordinaires.

« On a mis Jeanne-Marie Auberger dans

WIERDE (Belgique), 29 juillet. — Un journal annonce la vente des objets laissés par le curé défunt. On remarque dans le catalogue:

2,500 bouteilles des crus les plus renommés de Bourgogne, 30 bouteilles de vieux Cognac et de genièvre vieux, 6,000 bouteilles vides, 27 couverts d'argent, 30 nappes, 8 bons matelas et leurs accessoires. Il est vrai que ce digne curé était un ancien moine!

## DERNIÈRES NOUVELLES

LINZ, 30 juillet. — On sait que notre évêque a été condamné à quinze jours d'emprisonnement, comme perturbateur de la tranquillité publique, mais qu'il a été gracié par l'empereur.

On assure qu'il aurait refusé sa grâce et irait faire sa quinzaine dans un de ses châteaux.

(Agence indépendante.)

## UNE VOIX D'EXIL

AU CITOYEN DENIS BRACK,  
DIRECTEUR DE L'EXCOMMUNIÉ, A LYON.

Malaga, 23 juillet 1869.

Mon cher Citoyen et Confrère,

La poste espagnole m'a fait, avant-hier matin, une bien agréable surprise. Elle m'a apporté le n° 13 de l'Excommunié, dont j'avais appris l'existence, il y a quelques semaines, en même temps que la condamnation qui vous a frappé.

Je ne sais ni qui me vant, ni d'où me vient l'envoi de votre vaillant petit journal; néanmoins, je l'accepte avec plaisir et, quelle que soit la main qui me l'a adressé, je remercie cette main et la serre fraternellement, pardessus les hauteurs des Pyrénées.

Dans un *post-scriptum* faisant suite à votre charmant article *Sentinelles*, prenez garde à vous! vous dites :

une chambre séparée; j'ai entendu des cris dans cette chambre, mais je n'ai jamais vu crier Jeanne-Marie. Nous croyons à une cause surnaturelle.

LE COMMISSAIRE. — Vous avez fait coucher de toutes jeunes filles, des enfants, dans cette chambre où se passaient des choses déshonnetes? C'est un grand tort.

MARIA. — Mais il ne s'est rien passé de déshonneté... On vous frappait, on arrachait les couvertures... mais il n'y avait rien autre.

LE COMMISSAIRE. — Pourquoi n'y avoir pas tenu du feu allumé pendant la nuit?

MARIA. — Nous savions que ce n'était personne... on n'a jamais rien vu...

LE COMMISSAIRE. — M<sup>lle</sup> Dionys a-t-elle une prédilection pour Marie Auberger?

MARIA. — Je ne m'en suis pas aperçue.

LE COMMISSAIRE. — Pourquoi Marie Auberger couche-t-elle hors du dortoir?

MARIA. — Elle a longtemps couché au dortoir.

LE COMMISSAIRE. — Que fait M. Dionys?

MARIA. — Il s'occupe de minéralogie.

LE COMMISSAIRE. — Où couche-t-il?

MARIA. — Dans une chambre communiquant avec celle de M<sup>lle</sup> Dionys.

« Une mode nouvelle!

« Aux peines progressivement rigoureuses de la justice de leur pays, les journalistes français tendent à préférer les souffrances inévitables de l'exil. »

Et vous citez, en preuve à l'appui de votre dire, Henri Rochefort, Jules Frantz et moi-même comme ayant déjà pris cette pénible résolution.

Nous ne sommes pas les seuls, mon cher confrère, qui ayons ainsi mis la frontière entre nous et les geôliers du fils aîné de l'Église; et, pour ma part, j'en connais deux dont vous avez omis de citer les noms.

C'est, d'abord, l'illustre auteur des célèbres *Propos de Labienus*, le citoyen Rogeard, qui était, le premier, entré dans cette voie, aujourd'hui suivie par d'autres, d'expatriation plus ou moins forcée.

C'est, ensuite, Louis Dagé, mon collaborateur de l'*Emancipation*, qui est allé demander à la Belgique l'air et l'espace dont les juges de Toulouse avaient charitablement voulu le priver en France.

Il y en a probablement encore d'autres dans le même cas et, en cherchant bien dans vos souvenirs, peut-être réussirez-vous à trouver leurs noms.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des exils volontaires, — pas tout à fait aussi volontaires cependant qu'on pourrait le croire au premier abord — permettez-moi de vous dire pourquoi j'ai pris le parti de quitter, jusqu'à des temps meilleurs, une patrie, non pas ingrate, mais trop attentive à garantir des baisers et des rayons du soleil le teint de ses journalistes.

Je n'ai pas fui, croyez-le bien, par crainte de la prison; quoique le régime de la maison d'arrêt de Marseille ne soit pas, à beaucoup

LE COMMISSAIRE. — Avez-vous vu des personnes entrer dans la maison, le soir?

MARIA. — Oui... M. le curé et d'autres personnes...

LE COMMISSAIRE. — Une sonnette tintait, lorsqu'un sortait... l'avez-vous entendue?

MARIA. — Non, monsieur...

Euphrosine Bourdige dit n'être que depuis deux mois chez M<sup>lle</sup> Dionys.

— Qu'y faites-vous?

— J'apprends à travailler pour la fabrique.

— M<sup>lle</sup> Dionys vous donne-t-elle des leçons?

— Oui, mais rarement.

— Qu'avez-vous entendu?

— J'ai entendu parler, hurler, siffler, battre M<sup>lle</sup> Auberger, mais je n'ai éprouvée moi-même aucun attouchement, quoiqu'on m'ait dit qu'on avait touché quelques ouvrières... M<sup>lle</sup> Dionys croit que c'est le diable.

— M<sup>lle</sup> Dionys cause-t-elle avec le diable?

— Oui, elle lui fait des questions... on entend une voix lugubre, féroce... d'autres

près, celui de Pélagie, l'emprisonnement ne m'effraie pas le moins du monde. J'ai déjà fait deux stations sous les verrous hospitaliers de l'antique Phocée, et je me serais volontiers résigné à un troisième bail, si j'avais eu la certitude d'être mis en liberté au bout du terme fixé par le jugement.

Mais, comme les consciencieux magistrats qui m'avaient déclaré coupable avaient ajouté à la peine de la prison un assaisonnement ou dessert de deux mille francs d'amende, sans parler du décime et demi et des frais, et comme je n'avais pas le premier sou de cette somme, je n'ai pas voulu m'exposer, soit à être retenu pour cette dette envers l'État, soit à imposer à mes amis, pour les beaux yeux du fisc impérial, des sacrifices pécuniaires réellement par trop exorbitants.

La contrainte par corps étant supprimée pour les débiteurs envers les particuliers, je n'ai pas voulu être plus mal partagé que ces derniers, et je suis parti pour l'Espagne, tout en regrettant néanmoins vivement la France, quoique... Mais chut! ne parlons pas de ça chez vous. Trois journaux tués sous moi et par mon intempérance de langage m'ont appris ce qu'il en coûte de poser les pieds sur la lisière de certain terrain, lorsqu'on n'est ni timbré ni cautionné.

Soyons donc sage et prudent, et tenons-nous-en là pour aujourd'hui.

Dans quelques jours, si vous le voulez bien, je vous enverrai le commencement d'une série de commentaires sur l'évangile. Les excommuniés seuls pourront lire ces commentaires destinés à prouver que la morale dite chrétienne n'est pas toujours précisément très-morale.

Salut cordial et fraternel.

AD. ROYANNEZ

fois on reconnaît comme la voix de Marie Auberger.

La jeune Rolland déposa qu'un jour M<sup>lle</sup> Dionys ayant commandé au diable de couper les cheveux de Marie Auberger, une longue mèche tomba immédiatement sans qu'on vît personne les toucher...

Elle a couché, dit-elle, avec Marie Auberger et fut tourmentée toute la nuit.

Il se passait des choses étranges... elle sentait comme une bête poilue à ses pieds, qui la piquait aux mollets et aux bras et qui soufflait fortement...

« Ça s'est ensuite allongé comme un serpent. »

On appela, on alluma une chandelle... M. Dionys vint, et l'on constata trois piqûres...

Quelque temps après, elle fut jetée à terre...

« Je croyais au diable, ajouta la jeune fille, mais je n'y crois plus... On m'a dit que c'est de la physique... »

Interrogée à son tour, la jeune Echinard

**A Royannez l'excommunié.**

Aujourd'hui surtout, cher Royannez, votre vaillante plume est la bienvenue dans le camp de l'Excommunié.

Jusqu'à ce jour, à Lyon, on n'avait su organiser contre nous qu'une petite embuscade de tolérance.....

Comme il nous était humainement impossible d'accorder la moindre riposte à de lâches et impuissants prostitués, nous cherchions des yeux une bande quelconque digne de nos coups...

Mais en vain..... nul ennemi dans la plaine!...

Les temps font mine de changer.

Voici que le général en chef des saintes phalanges lyonnaises, M. de Bonald, ouvrant enfin les yeux sur l'état véritable de ses troupes régulières, vient d'en reconnaître hautement, avec une admirable bonne foi, l'ignorance et l'incapacité.

Dans la proclamation que publiait hier le *Salut public*, ce digne chef annonce le projet de fondation d'une sorte d'école polytechnique destinée à former des officiers instruits et instructeurs, capables d'organiser l'armée des *croisés* modernes et de la commander dans les batailles présentes et futures.

Tout en maintenant avec énergie l'usage des vieux glaives et des vieux canons, il confesse la nécessité d'étudier, sous peine d'une prompté et irrémédiable défaite, le merveilleux maniement des chassepots de la raison et des mitrailleuses de la science.

Pour une multitude de raisons que nous nous proposons de développer, nous ne pensons pas que les soldats du passé puissent jamais s'approprier l'armement de l'avenir.

Oui, selon nous, M. de Bonald n'a fait qu'un beau rêve!

Cependant, comme il en a confié la réalisation à Notre-Dame de Fourvière, il est de la bienséance qu'en notre qualité de Lyonnais nous ayons l'air de redouter ce miracle...

C'est pourquoi, je le répète :

Aujourd'hui surtout, cher Royannez, votre vaillante plume est la bienvenue dans le camp de l'Excommunié! DENIS BRACK.

**AU PIED DU MUR**

**La Morale des Religions.**

Des personnes dont la parfaite urbanité nous garantit la bonne foi nous ont présenté cette semaine des observations qui ne

déclara, au contraire, croire fortement au diable...

Elle ne l'avait jamais vu, mais souvent elle l'avait entendu...

Un jour que Jeanne-Marie se confessait, le diable, dit-elle, avait sifflé dans le confessionnal même... Elle en est bien sûre, car elle se trouvait tout à côté...

M. le Coquat, une jeune espiègle de quinze ans, dit avoir voulu elle-même coucher avec sa compagne Auberger, par pure curiosité...

— Que s'est-il passé?

— On me donnait des coups sur la tête et sur les pieds... Il a passé sous la couverture... Il m'a pincé plusieurs fois les jambes...

— Y avait-il de la lumière?

— Non, Monsieur... il faisait clair de lune, mais je n'ai rien vu... j'ai cherché à prendre l'esprit malin.

— Avez-vous raconté à M<sup>lle</sup> Dionys ce qui vous était arrivé?

— Oui, monsieur.

— Et que vous a-t-elle dit?

— Elle m'a dit que c'était l'esprit malin...

G.-D. R.

(La suite au prochain numéro.)

manquent pas d'une certaine apparence de vérité, et auxquelles nous nous proposons de répondre.

Voici la première :

Toutes les religions enseignent la morale et, par cela même, elles ont droit à notre respect.

Toutes les religions enseignent la morale, cela pourrait être contesté; car nous ne voyons pas qu'il soit très-moral de ne pas faire le mal de peur de l'enfer. Du reste, comment concilier la morale des Turcs qui permet aux hommes d'avoir un très-grand nombre de femmes, et la nôtre qui veut que nous n'en ayons qu'une? Il y a donc deux sortes de morale? Si vous en admettez deux, il faut en accepter mille.

Mais passons là-dessus. La différence ne porte que sur les détails. Au fond, mahométans et chrétiens recommandent le mépris des richesses, l'amour du travail, l'observation de la tempérance et la pratique de la charité qui résume toutes les vertus sociales.

Mais, que par cela seul ces religions aient droit à notre respect, voilà ce que nous nions formellement.

Car il ne suffit pas de prêcher les vertus. Si l'on ne nous en donne l'exemple, nous avons le droit de dire qu'on nous trompe et d'en rechercher les raisons.

Or, voyons un peu si cet exemple nous est donné.

Dans quelle religion méprise-t-on les richesses?

Est-ce dans la religion du Vatican et du denier de saint Pierre?

Dans quelle religion aime-t-on le travail?

Est-ce dans celle qui enfante par milliers des ordres mendians qui n'ont jamais produit un grain de blé, qui s'affranchissent de tous les devoirs de la famille et échappent à toutes les charges de la société?

Dans quelle religion observe-t-on la tempérance?

Est-ce dans celle qui a fourni les chanoines qui ont inspiré à Boileau son immortel poème du *Lutrin*?

Dans quelle religion, enfin, pratique-t-on la charité?

Est-ce dans celle qui a fait la guerre des Albigeois, la Saint-Barthélemy, les tortures de l'Inquisition et les merveilles récentes que vous savez?

Je sais bien qu'on me répondra: Eh! qu'importe! C'est en nous prônant la vertu qu'on a commis ces crimes, vous ne pouvez le nier. *Faites donc ce que les prêtres vous disent, sans vous inquiéter de ce qu'ils font.*

Cent fois on nous a jeté cette phrase cynique à la face.

Avec cela un honnête homme reste cloué

d'indignation. Poussé à cette hauteur de bêtise, l'argument devient atroce.

A moins qu'il ne vous fasse rire et ne présente immédiatement à votre esprit la petite scène suivante :

— Eh bien! Monsieur, que, faites-vous donc là? Vous me prenez ma bourse!

— C'est vrai! Mais vous allez être bien satisfait, car je vous donne le conseil religieux et très-moral de ne jamais prendre celle des autres.

— Mais non, pas tant satisfait que cela; cet argent est ma seule ressource et je vous prie de me le rendre!

— Mon ami, il ne faut jamais vous inquiéter du lendemain. Aux petits des oiseaux...

— Oui, je sais, Dieu donne la pâture. Mais mon restaurateur ne me donne pas la mienne; il ne fait même plus à l'œil, et j'ai absolument besoin...

— Ah! bah! vous jeûnez, mon ami. Rien n'est plus agréable à Dieu que l'abstinence.

— Vous croyez? Alors, rendez-moi mon argent et jeûnez vous-même.

— Oh! moi, c'est bien différent! Je suis l'élu de Dieu et j'aime la bonne chère. Du reste, ne vous inquiétez pas de cela et faites ce que je vous dis.

— C'est juste, cher Monsieur, je ne pensais pas à cet argument si logique! Gardez ma bourse et allez en paix.

Voilà comment les religions enseignent la morale. Avons-nous tort de ne vouloir ni de cette morale ni de ces religions?

La morale que nous voulons, c'est celle qui se produit par des faits et non celle qui se proclame par des paroles; celle qui pratique et non celle qui conseille; celle qui donne au lieu de prendre, qui console au lieu d'effrayer, qui guérit au lieu d'exterminer, qui aime au lieu de haïr, qui se fonde sur la vérité au lieu de se baser sur l'erreur.

Il n'y a rien, absolument rien en morale pour nous, que *l'acte matériel accompli*. Vous avez beau nous crier que vous êtes les élus de Dieu et que vous êtes charitables; si vous injuriez, si vous calomniez, si vous frappez votre frère, nous ne vous croirons pas.

Jésus a dit ces choses bien mieux que nous ne saurions le faire.

Ecoutez :

Un homme avait deux fils; et venant au premier, il lui dit: Mon fils, va-t-en, et travaille aujourd'hui dans ma vigne. Lequel répondit: Je n'y veux point aller. Mais après, s'étant repenti, il y alla.

Puis il vint à l'autre et lui dit la même chose. Et celui-ci répondit: J'y vais, Seigneur! Mais il n'y alla point.

nir; il lui dit les grandes scènes révolutionnaires qu'il voulait fixer sur la toile; il lui raconta ces drames qui avaient bouleversé, depuis 89, la société française, et qui l'avaient régénérée, comme les orages purifient l'atmosphère.

L'âme de Marie s'ouvrait avidement à ces impressions; elle s'instruisait à la parole du jeune patriote, et apprenait à chérir son pays.

Mais Paul ne se bornait point à développer ses idées de peintre et d'ami du peuple; il alla jusqu'à confier à Marie un de ces secrets que les femmes devraient toujours ignorer.

— Vous vous étonnez quelquefois de mon absence dans la soirée; plus d'une fois, après avoir promis de venir causer avec vous, j'ai manqué au rendez-vous convenu. Sachez que d'autres rendez-vous, qui intéressent la nation, exigent ma présence. Je suis affilié à une association secrète qui travaille au renversement du pouvoir actuel. C'est une terrible tâche, celle que nous avons entreprise! On réussit ou on meurt!

— Que dites-vous, M. Paul? Vous conspirez! mais c'est horrible! Vous n'aimez donc personne au monde, puisque vous vous

Lequel des deux enfants fit la volonté de son père?

(Mathieu, chap XXI, vers. 28, 29, 30 et 31).

Est-il possible de tracer plus clairement aux hommes, en quelques mots, le plus important de leurs devoirs, et vit-on jamais rien de plus simple et de plus grand que cette courte parabole?

O religionnaires de toutes les sectes! enseignez-nous moins la morale et travaillez davantage à la vigne du père!

Nous répondrons dans le prochain numéro à la seconde observation qui nous a été faite.

Pierre LAGARGUILLE.

**PHILOSOPHIE POPULAIRE.**

**UN ATHÉE, UN DÉISTE**

THÉOTIME: Je veux bien discuter avec vous; mais franchement, que pourrions-nous dire qui n'ait été dit et redit depuis des milliers d'années: qu'il y a des gens qui croient en Dieu et d'autres qui n'y croient pas?

Moi qui ne suis point un fanatique et qui sais que toutes les religions ont pour but d'enchaîner la pensée humaine et de diriger les consciences pour la plus grande tranquillité des tuteurs et exploités de l'humanité, je ne crois qu'au Dieu de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Sénèque, d'Épictète, ces géants de la civilisation grecque et romaine, de Newton, de Leibnitz, de Voltaire et de tant d'autres qui ont élevé l'esprit humain à la plus grande hauteur qu'il ait encore atteint chez les modernes.

C'est à l'aide des ouvrages de ces grands hommes, c'est appuyé sur leur raison puissante et sur leurs connaissances prodigieuses que je soutiens l'existence de Dieu. Vous, athée, vous ne l'êtes que parce que vous avez préféablement étudié ou mieux compris les Démocrite, les Diagoras, les Pyrrhon, les Epicure, Varron et Lucrèce, qui les ont continués chez les Romains.

Vous avez dans votre camp l'illustre athée arabe Averroès, Hobbes, Spinoza, d'Holbach, Helvétius, Diderot, Auguste Comte et Littré, représentants plus modernes et non moins érudits de l'athéisme et du matérialisme.

L'un et l'autre, nous avons donc de puissantes ressources pour engager la discussion, et pour peu que nous y mettions de l'entêtement, nous pouvons discuter jusqu'à complet épuisement.

Nous pouvons nous risquer; mais je pense que nous ne devons le faire qu'avec l'entière assurance que notre discussion ne sera pas inutile.

Or, comment peut-elle être vraiment utile si nous ne faisons que répéter ce qui a déjà été affirmé, expliqué, développé tant de fois et par un si grand nombre de savants?

PHILARÈTE: On voit bien que c'est un déiste qui parle!

Il est vrai qu'il y a eu de tout temps des athées et des déistes qui se sont fait remarquer par leur savoir ou par leur génie. Ils ont tous immensément contribué au développement des connaissances humaines.

exposez à mourir, quand vous pouvez être si heureux.

— Je n'aime personne, Marie? Vous savez bien que je donnerais ma vie pour vous; mais j'aime plus encore mon pays. Gardez-moi bien le secret!

— Oh! je vous le jure; mais je vous détournerai de cette voie funeste; M. Paul, vous me faites frémir!...

Au bout de quelques semaines, les absences de plus en plus fréquentes de Paul ne furent pas les seules qui inquiétèrent Marie.

Laure bien souvent ne rentrait qu'à minuit. D'abord elle avait allégué la nécessité de chercher des travaux d'aiguille, car l'argent dont toutes les deux avaient vécu s'épuisait vite, et Marie, décidée à n'avoir recours à la bourse de personne, s'affligeait en secret.

Paul lui-même ignorait cette triste vérité. Un jour Laure rentra dans la mansarde à une heure assez avancée.

Marie était fort agitée.

ALF. P.

(La suite au prochain numéro.)

**LES DEUX SŒURS JUMELLES**

SIMPLE ÉPISODE DE NOS JOURNÉES D'AVRIL.

(Suite).

Parmi les jeunes gens qui logeaient dans cet hôtel était un jeune peintre d'un grand avenir. Dans le monde artiste, ses toiles étaient déjà renommées.

Son âme était encore plus haut placée que son talent.

Le jeune peintre s'appelait Paul Rebelle. Bientôt une vive et honnête sympathie s'établit entre Paul et Marie.

Le noble cœur du peintre avait deviné celui de la jeune fille, qui n'avait pu refuser son amitié à l'artiste.

Ces deux jeunes gens s'aimaient sans se l'être dit, et ils n'avaient guère de secrets l'un pour l'autre.

Paul confia à son amie ses projets d'ave-

Seulement, vous ne tenez pas compte de ce fait que, dans le domaine de la science, l'athéisme a gagné du terrain, tandis que le déisme en a perdu.

Et la raison de ce progrès est bien simple, c'est qu'à mesure que nos connaissances s'étendent, les athées trouvent de nouveaux arguments ou donnent de la force à leurs anciens, tandis que les déistes n'ont toujours que les mêmes raisons à alléguer et sont même obligés d'en abandonner plusieurs dont ils se fortifiaient autrefois.

THÉOTIME: Vous me permettez de croire tout le contraire.

L'athéisme n'a pas plus gagné de terrain que le déisme n'en a perdu. Il n'y a aujourd'hui, toutes proportions gardées, ni plus ni moins d'athées et de déistes qu'autrefois.

Si vous avez des athées célèbres et profonds, nous comptons dans les rangs du déisme tous les membres de l'Académie française, Victor Hugo surtout. Il y a peu de temps nous avions Lamartine.

Et quelque faibles que vous paraissent les arguments de ces hommes illustres, je ne sache pas qu'on ait encore pu les anéantir.

PHILARÈTE: Lamartine est mort et Victor Hugo est vieux; tous vos déistes, académiciens ou députés, sont vieux.

Vous pouviez aussi regarder comme un des vôtres Alexandre Dumas qui parle de Dieu à toutes les pages de ses romans, et voilà que lors de la mort de Lamartine, il s'est fait athée: les arguments de l'athéisme ont donc paru bien forts à cet homme dont le cerveau ne manque pas de puissance, vous en conviendrez, quelque porté qu'il soit par tempérament à croire à ce Dieu dont vous ne pouvez vous passer.

THÉOTIME: Tout cela est vrai, mais ne détruit pas mon assertion.

Au dix-huitième siècle, les athées illustres étaient plus nombreux qu'aujourd'hui et leur influence était énorme. Quant à leurs arguments, ils étaient si forts que Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et d'Alembert, tout déistes qu'ils étaient, n'osaient point les combattre et les heurter de front.

Vous savez combien les athées du dix-septième siècle ont fait de bruit.

Parmi les grands hommes du seizième siècle, vous pouvez presque compter pour vôtres le sceptique Montaigne et l'ironique Rabelais.

Le savant Pomponace de Mantoue, l'héroïque prêtre Vanini, condamné en 1619 à être brûlé vif par le parlement de Toulouse et qui s'écria avant de mourir: « Je ne crois pas en Dieu, je n'ai point offensé le roi, et votre justice je la donne au diable »; le courageux Giordano Bruno, également brûlé à Venise en 1600; le grand Campanella de Naples, qui subit sept fois la question en vingt-quatre heures et fut emprisonné pendant vingt-sept ans, furent à la même époque des champions de l'athéisme, comme je doute fort que vous en trouviez maintenant.

Si vous voulez que je remonte plus haut, je me fais fort, malgré l'obscurité de l'histoire du Moyen-Age, de vous prouver que l'athéisme alors comme aujourd'hui essayait, mais en vain, d'ébranler cette croyance en Dieu, forte par les racines qu'elle a dans le cœur de l'homme autant que par les secours qu'elle trouve dans l'observation de la nature.

PHILARÈTE: Laissons un peu de côté l'histoire. Je n'ai point voulu dire qu'il y a aujourd'hui plus d'athées célèbres qu'autrefois, et vous paraissent oublier que ce que je soutiens surtout et avant tout, c'est que maintenant la science est pour nous.

THÉOTIME: Si la science était pour vous, vous auriez bien plus d'athées qu'autrefois.

PHILARÈTE: Vous doutez que nous en ayons davantage. Eh bien, permettez-moi d'attirer votre attention sur un fait que vous paraissent complètement ignorer.

Je vous ai dit que vos illustres d'istes étaient tous des vieux, c'est-à-dire des hommes du passé. En outre, je dois vous faire observer que l'athéisme recrute ses adhérents par milliers au sein de la jeunesse des écoles et parmi les ouvriers qui étudient.

Cela ne s'est vu à aucune époque, et c'est pourquoi l'athéisme n'avait pas encore réussi à détruire l'influence des religions et des systèmes philosophiques.

Maintenant qu'il jaillit du sein des masses puissant et lumineux, démasquant dans son élan civilisateur la Justice et la Vérité, son triomphe est certain: les superstitions et les hypocrisies tomberont à ses pieds et le sentimentalisme des poètes et des philosophes s'inclinera devant lui.

ALBERT RICHARD.

(A continuer).

## Le Brick à Brack de la semaine

Il s'élève en ce moment à Lyon de nouveaux et nombreux Mosques pour la vente des journaux.

Cela prouve que le goût de la lecture se

répand de plus en plus; mais devons-nous nous en réjouir?

L'Excommunié ne profitera pas plus de ces nouvelles constructions que des anciennes, attendu que la voie publique lui est interdite et que toutes nos réclamations à ce sujet sont demeurées sans résultat.

Belle liberté de la presse! Belle égalité devant la loi!

On nous met sous le boisseau, tandis que les plates et abrutissantes élucubrations de Ponson du Terrail qui amusent le peuple et l'empêchent de penser, ainsi que les rééditions malsaines des crimes les plus ignobles qui le corrompent, seront débitées à profusion!

Lyon possède un admirable écrivain trop peu connu de nos lecteurs, c'est le R. P. Huguet. On trouve dans ses écrits les choses les plus ravissantes...

Cette semaine, j'ai eu l'occasion de m'extasier devant le récit d'une religieuse qui a obtenu de saint Joseph une maladie pour son jeune frère, afin de l'empêcher de partir pour l'armée.

Le R. P. Huguet fait là-dessus un long commentaire afin d'engager les jeunes gens à user de ce nouveau moyen d'exemption.

Excellent citoyen!

On lit dans le Progrès de mardi:

La canicule commence à se faire sentir...

On nous annonce pour le 7 août la publication d'un nouveau journal intitulé:

L'HYDROPHOBE, JOURNAL MORDANT.

Gare aux morsures de cet enragé!

Nous connaissons dans les montagnes du Lyonnais un sorcier qui vend une sorte d'omelette, dite *mattefaim*, guérissant radicalement de la rage. Qu'il accoure s'établir à Lyon! sa fortune est faite!

On nous annonce, pour le 31 juillet, la redoutable apparition du

CASSE-TÊTE,

Organe fondé en 1869.

Nous avons reçu la visite de la *Guêpe*, journal satirique de St-Etienne.

Charmante petite *Guêpe*, à quel destin est réservé ton léger dard, quelque aigu qu'il soit, au milieu des *Casse-Tête*, des *Poignard*, des *Vipère*, des *Hydrophobe*, etc., etc!

Evidemment, c'est la fin du monde!

La scène suivante s'est passée à Perrache, dans l'église Ste-Blandine:

Entrent, durant une messe, deux jeunes gens qui se mettent à étudier les vitraux et les voûtes du nouveau temple...

— Sortez! s'écrie soudain un béat personnage agenouillé près d'eux... sortez, excommuniés que vous êtes!...

— Excommuniés!... Qu'en savez-vous?

— Comment!... Pourquoi n'avez-vous pas baissé la tête durant l'élévation?

— Mais...

— Sortez, vous dis-je, ou sinon...

— Sortons, dit l'un des jeunes gens à son ami... C'est le parti le plus prudent, car nous avons affaire à un *mouchard* orthodoxe!

Cette semaine, l'*Eclair* de St-Etienne, à la suite d'une manifestation de sa libre-pensée, a été insulté et calomnié par un certain *Boudin* du *Mémorial de la Loire*.

L'*Eclair* a pris la peine de jeter lui-même son *Boudin* au panier aux ordures.

L'Excommunié préfère laisser ses *Boudins* s'en aller d'eux-mêmes tout naturellement là où s'en va la feuille de rose, etc.

J. LEBRULÉ.

Le *Petit Moniteur* donne pour 5 centimes les 40 premiers chapitres des *VOLEURS DU GRAND MONDE* et la *BARQUE-FANTÔME*, le chef-d'œuvre de Ponson du Terrail.

En vente chez tous les libraires et au *Bureau central des journaux*, rue Tupin, 34, où l'on trouve également, au prix de 10 centimes, l'*ASSASSINAT DE ST-CYR* très-exact et très-complet.

## MURMURES.

Ceci tuera cela

Veillot a embouché la trompette. Les sons du cuivre ont retenti aux quatre coins de l'univers.

La *fouille* a tressailli d'allégresse. Le peuple romain s'est frotté les mains; il a supputé combien de jolies pièces dorées, à l'effigie du saint-père, lui rapportera l'exhibition de robes rouges et de capuchons violets que le zèle orthodoxe lui ménage pour le 8 décembre prochain.

Déjà la ville se fait belle; on gratte les maisons, on cire les escaliers, on peint les devantures, on dore les enseignes. La signora commande les attifements les plus coquets; le signor hausse les épaules, mais ne veut pas laisser passer la tête sans mordre au gâteau.

De tous les pays de la chrétienté, badauds et touristes envoient leurs fourriers retenir les logements, passer des traités avec les fournisseurs de viande et de légumes. Car la vue des mitres et des crosses, des carrosses armoriés et de la valetaille dorée, peut réjouir les yeux; elle laisse l'estomac indifférent.

Les zouaves pontificaux astiquent leur fourragement, fourbissent leurs baïonnettes. Les nobles descendants des nobles croisés sont en pleine jubilation: la fine fleur des pois de l'aristocratie française, anglaise, allemande, prussienne, autrichienne, espagnole, les passera en revue. Et d'avance ils se redressent sous l'uniforme gris... en attendant qu'ils s'agenouillent benoîtement sur les marches du Vatican.

Nobles, prêtres, congréganistes, ultramontains, jésuites, franciscains, carmes, dominicains, moines, trappistes, gaudissez-vous... Que nous importe?

C'est, dites-vous, le dix-neuvième concile œcuménique que la chrétienté organise depuis la venue de l'homme-Dieu!... Que nous importe encore?

Vos ancêtres, plus heureux que vous, pouvaient appeler à la rescousse les bulles et les excommunications. Mais, depuis le *syllabus*, avouez que tous ces petits moyens ont bien perdu de leur efficacité.

Que vous reste-t-il?

L'espoir de la victoire?... La joie de proclamer l'infailibilité du pape?

Le feu des bûchers est éteint, en vain tenteriez-vous de le rallumer. La société civilisée est protégée par les régiments courageux des pompiers, les vrais soldats de la civilisation.

Creusez-vous des cachots, des oubliettes?... Le peuple a dansé sur les ruines de la Bastille...

Et comme défi dernier à la Science et à la Raison, unies indissolublement contre l'ignorance et la Superstition, osez-vous jeter l'infailibilité du pape?...

Une pareille assertion ne vaut même pas la peine d'être discutée, et voici, au surplus, ce que déclare un abbé de la plus belle eau, M. C. Bandeville:

« Il n'est point d'homme qui puisse se flatter de posséder le privilège de l'infailibilité; tous, pris séparément, sont sujets à l'erreur. Point d'exception, même pour les talents, qui n'ont souvent que la triste prérogative de donner à l'erreur plus d'éclat ou plus d'attrait. »

La cause est entendue.

Huissier, faites approcher la Pensée libre.

Pendant que la Rome des papes et des Césars retentira des chants pieux et du bruit des clairons, pendant que de ce dernier refuge de l'obscurantisme s'élèveront avec rage des protestations inutiles contre l'indépendance de la pensée, pendant que la caduque intolérance essaiera vainement de recrépir son autorité effondrée, Naples réunira dans son sein les amis de la Libre-Pensée.

Ici du moins, il y aura discussion. Les adversaires mêmes auront leur tour de parole.

A Rome, concile de cardinaux et d'évêques, écartant toute controverse étrangère.

A Naples, congrès de libres-penseurs, ouvrant la carrière aux manifestations hostiles.

Ici, on proclame l'infailibilité d'un homme.

Là, on constate la marche progressive de l'humanité, la défaite et la victoire; on fixe le but à atteindre; on étudie les moyens d'arriver sans encombre et sans délais au triomphe de la Raison.

Ici, un vieillard lance ses foudres impuissantes contre l'incrédule et le savant, le raisonneur et le sceptique.

Là, des hommes dans toute la force de l'âge, dans la maturité du talent, invoquent les lumières de tous ceux qui pensent et vivent, étudient et observent; ils appellent ceux mêmes qui s'obtiennent, cherchant à les convaincre... par toute autre chose que par la force brutale.

Entre le concile organisé par Pie IX et le congrès dont le citoyen Ricciardi a pris l'initiative, nos sympathies ne pouvaient hésiter.

Tandis que l'*Univers*, le *Monde*, le *Courrier de Lyon*, prêchent une nouvelle croisade en faveur de l'ignorance, l'*Excommunié* joint sa protestation à celle de tous les libres-penseurs et engage ses lecteurs à ne pas s'abstenir dans la lutte qui se prépare.

Il faut que la Libre-Pensée porte un coup mortel à nos adversaires. Il faut que la Science terrasse définitivement la Superstition; la Raison, le servilisme. Il faut se grouper, se compter, et que personne ne déserte le champ de bataille.

Adhérez donc, adhérez et toujours adhérez.

HENRI VERLET.

P. S. Les adhésions au Congrès scientifique des libres-penseurs sont reçues aux bureaux de l'*Excommunié*, à Lyon; — chez M. H. Verlet, 33, rue de Buci, à Paris; — chez M. Ricciardi, *riviera di Chiaia*, n° 57, à Naples.

## INFLUENCE DE L'OPINION PUBLIQUE

Le pays du monde où l'opinion publique exerce le plus d'empire est sans contredit notre France.

En regardant autour de nous, en scrutant nos pensées intimes, nous comprenons combien le *qu'en dira-t-on* influe sur nos actions, notre conduite et nos destinées. Dans maintes circonstances où la raison et le cœur disent non, *oui* dominera la volonté et la conscience.

C'est en contradiction avec nos sentiments, mais qu'importe, on ne s'éloigne pas de la voie tracée par la routine et suivie par le voisin; si on courbe un peu la tête sous les fourches caudines de ce despotisme de convention, on se trouve du moins en harmonie avec l'esprit de la masse, et de cette façon à l'abri de toute critique!

Les Français qui ont vécu à l'étranger reviennent généralement avec une volonté ferme de combattre ce pernicieux travers. Ils résistent dans les premiers temps, mais malgré eux ils reprennent le caractère national et subissent la loi commune; alors, ils reculent presque toujours devant l'espèce d'ostracisme dont est frappé, chez nous, tout novateur ayant une velléité d'indépendance personnelle.

C'est là un malheur de notre nature et qu'il est utile de constater, afin de pouvoir porter le remède le plus efficace à cette abnégation routinière de notre intelligence et de nos besoins.

Cette faiblesse fait de nous les êtres les plus illogiques, à ce point qu'un franc-maçon excommunié par les papes ne s'en mariera pas moins à l'Eglise, fera baptiser ses enfants, et à sa mort, des hommes payés pour cela le conduiront à sa dernière demeure en psalmodiant l'inévitable *De profundis*.

Cet exemple, choisi entre cent autres, suffira pour rendre ma pensée claire et lucide, il est d'ailleurs concluant.

Eh bien! cette crainte puérile de l'opinion fait en partie la force et aide considérablement à l'influence des pasteurs de peuples; elle nous soumet aux caprices de gens sans conviction mais habiles qui, profitant de notre faiblesse stupide, jouissent largement du bien-être dont nous manquons.

Il me paraît cependant que tout homme qui ne nuit pas à son prochain, qui cherche au contraire à se rendre utile et à faire le bien, devrait pouvoir agir librement sans arriver à redouter les médisances, les mépris ou les colères de qui que ce soit.

Les libres-penseurs travaillent à l'amélioration sociale que l'immense majorité du pays

réclame. Ils savent les erreurs afin de les détruire, ils veulent absolument forcer l'homme à se servir du bon sens qu'il tient de la nature. Ils repoussent avec persistance les sottises dont on berce l'enfance, prétendant avec raison que la première des conditions pour former des citoyens, c'est une éducation saine, suivie d'une instruction sérieuse et vraie. Sont-ils donc si coupables, et faut-il les traquer comme bêtes fauves parce qu'ils cherchent le pourquoi et la preuve de toutes choses?...

« La religion, dit Raynal dans son *Histoire philosophique et politique de l'Inde*, n'a pas plus de force que les lois; elle en a moins encore. Les curés sont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler sans les payer, sans les récompenser de leurs peines, et les accablent de coups pour les sujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque au catéchisme, ou même s'il arrive tard, il en est sur-le-champ puni, et les coups de bâton sont la correction paternelle qu'infligent ces pasteurs. On n'ose les aborder sans quelques présents. Ils ont laissé à leurs paroissiens celles de leurs anciennes superstitions qui sont utiles à l'Eglise, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs cérémonies; et ils ont toujours quelques inventions pieuses qui leur donnent occasion d'ériger de nouveaux droits. Les quêtes des moines sont de véritables exécutions militaires, un brigandage autorisé, presque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvait pas manquer de rendre notre culte odieux aux Indiens. Ces peuples vont à l'église comme à la corvée, en détestant les barbares étrangers qui entassent les jougs et les fardeaux sur leurs corps et sur leurs âmes. »

Ces curés et ces moines, dont parle Raynal, nous les connaissons aussi en Europe; ce sont gens de bien, c'est accepté, entendu et convenu. L'honnêteté, la douceur, la pureté de pensées et de mœurs sont l'apanage du métier; la soutane et le froc constituent le costume du corps, les vertus théologiques forment le *vêtement moral* des représentants de la divinité. Maintenant, s'ils sont quelquefois durs et cruels, c'est dans l'intérêt de notre bonheur éternel; s'ils sont avides de richesses et s'ils nous dépouillent, c'est toujours en l'honneur de Dieu et pour nous empêcher de nous abandonner au péché par les tentations incessantes qui naissent de la fortune.

Béniissons dans leurs actes ces personnages privilégiés qui d'ailleurs ont pour point d'appui l'infailibilité du pape, leur maître.

Le public, bonace et imitateur, chante les louanges de ces bons religieux, l'usage l'exige, le veut ainsi, et l'opinion consacre l'usage.

En lisant la note ci-dessus de Raynal, je sais bien que vous vous écrierez tout bas : les gueux ! mais tout haut, il sera de bon goût et de bon ton de répéter avec la sainte cohorte : Ces pauvres prêtres sont-ils assez malheureux d'avoir affaire avec de pareils sauvages ! Que de dévouement il leur faut ! etc. etc.

Au contraire, les libres-penseurs cherchent à développer l'intelligence le plus possible; ils luttent franchement contre le mensonge; ils songent exclusivement à la vie présente, sans préoccupation d'une vie future qu'ils ne comprennent, ni n'admettent; ils procèdent toujours par la persuasion et n'ont jamais fait de mal à personne.

Tout bas chacun les approuve et forme des vœux pour leur succès; dans le for intérieur les adversaires eux-mêmes leur rendent justice; mais tout haut cependant, on dit : Quels gens dangereux, comme ils sont nuisibles à l'ordre ! par la science ils détruisent toutes les

idées reçues, ils ne veulent croire à rien en dehors de l'humanité, ils ne respectent rien!!!

Alors, satisfaite et contente, la vieille société, lourdement appuyée sur ses deux béquilles, le froc et l'épée, regarde, s'épanouit, fait chorus, et crie à tue-tête haro sur eux et la science.

La morale de ceci,

C'est qu'il faut oser proclamer une opinion juste et vraie, née de l'étude et de l'amour de nos semblables : c'est qu'il faut savoir nous affirmer sans songer à ce terrible qu'en dira-t-on. La foule timide et moutonnaire nous rend justice au fond, tout le prouve; et parce qu'elle n'est pas encore habituée à nous suivre ouvertement, est-ce à dire que nous devons nous décourager ?

Non, car la lumière viendra.

Elle vient déjà !

Ch. LE BALLEUR-VILLIERS.

## OMNIBUS

ORDRE DU JOUR

### Le portrait du Diable

Selon la superstition.

## MÉDAILLES ET CAMÉES

DEUX MOTS

Le nouveau travail que j'entreprends aujourd'hui paraîtra sans doute prétentieux à certaines gens, que l'on croirait spécialement créés à l'effet de mettre des bâtons dans les roues, — comme dit le vulgaire. N'importe ! en dépit de la désapprobation des uns et du sourire moqueur des autres, malgré la sotte péroraison de celui-ci et les jalouses colères de celui-là, j'aurai le courage d'achever ce que j'ai déjà commencé.

C'est pourquoi je soumetts au public — que, seul, je reconnais pour juge, — et à titre d'essai, les petites études que l'on va lire, et qui, à mes yeux, ont un mérite réel : celui d'être écrites en toute sincérité. J'ai la certitude que le lecteur m'en saura gré.

### PAUL-LOUIS COURIER

Nous ne pourrions, certes ! mieux inaugurer cette première série de Portraits à la plume que par la biographie de l'auteur du *Pamphlet des pamphlets*, de l'écrivain puissant entre les puissants, dont la plume intrépide a toujours été au service des faibles et des opprimés. A quarante-trois ans d'intervalle, le « Vigneron de la Chavonnière » trouve de nombreux lecteurs et amis parmi la vraie Jeunesse, — cette jeunesse déjà virile qui n'a pas encore vingt ans, à laquelle suffisent les amers souvenirs du passé, les préoccupations sérieuses du présent et les nobles aspirations de l'avenir. !.

Courier (Paul-Louis) naquit à Paris, en 1773. Des revers de fortune, je crois, obligèrent presque aussitôt son père à venir habiter la Touraine; c'est de Luynes, justement, que Paul-Louis lança sa fameuse *Pétition aux deux Chambres*. Mais n'anticipons pas. Après avoir servi — avec bien peu d'exaltation, déclarons-le — chacun des régimes qui se sont succédés depuis le Consulat jusqu'à 1815, Courier jeta son épée de chef d'escadron par-dessus les moulins et se mit à goûter les plaisirs que procure une union longtemps désirée.

Ici, changements à vue, si je puis m'exprimer ainsi : Waterloo interrompit brusquement l'épopée napoléonienne, le comte de Provence est proclamé roi des Français sous le nom de Louis XVIII; les désastreuses victoires de l'Empire font place à la *Terreur blanche* de la Restauration; la noblesse ins-

tituée au milieu des fumées de la poudre à canon cède le terrain à la noblesse de parade, aux gentilhommes à poudre... de riz.

Alors, du fond d'un village situé sur la rive droite de la Loire, s'élève une voix frémissante, caustique et mordante à la fois. La nation entière tressaille, le peuple applaudit, le trône chancelle : Courier a parlé !

Ce fut un coup de tonnerre inattendu. De ce jour date la réputation brillante de Paul-Louis.

Il serait trop long d'énumérer toutes les publications du Paysan de Vêretz; contentons-nous de citer, pour mémoires, la *Gazette du Village*, sa *Lettre aux âmes dévotes*, la *Pièce diplomatique*, ses articles du *Courrier Français*, et ceux adressés au *Censeur* (journaux de l'époque), etc. La brièveté nous étant imposée à cette place, il nous faut renvoyer à la vigoureuse *Notice* d'Armand Carrel ceux qui voudraient faire plus ample connaissance avec l'énergique pamphlétaire.

En 1821, le ministre de l'Intérieur eut l'idée d'organiser une souscription nationale dont le produit devait être destiné à acheter la belle propriété de Chambord, pour le duc de Bordeaux. Aussitôt Courier de rédiger un *Simple discours* aux membres du Conseil de la commune de Vêretz (Indre-et-Loire). Usant de « cette verve de raillerie méprisante et cruelle, dont il n'y avait plus de modèles depuis les réponses de Voltaire à Fréron », il démasqua impitoyablement les menées odieuses d'une poignée de mendiants en habits de soie, qui rampaient aux genoux du maître, attendant l'heure de la curée. Deux mois de prison et deux cents francs d'amende sont infligés à Paul-Louis, pour le punir... d'avoir dit la vérité. Heureuse compensation ! sa captivité lui fournit l'occasion de cultiver l'amitié de Cauchois-Lemaire et de Béranger.

Grâce à la fécondité remarquable et au style narquois qui furent l'apanage de sa vaste intelligence, Courier devint célèbre en peu de temps et sa renommée put faire échec à celle de ses contemporains. Hélas ! fatal dénouement ! un garde-chasse homicide mit un terme à l'existence si singulièrement traversée du savant helléniste. C'était le 10 avril 1825...

Je termine par une simple question :

Lorsque tant d'exemples marquants sont devant nos yeux, comment la littérature boueuse et la phrase ordurière ont-elles réussi à capter les applaudissements populaires ?

Nos ancêtres souffletait les abus, nous les cajolons ;

La vertu les enthousiasmait, nous ne possédons que des vices ;

Ils méditaient La Boétie, Montesquieu, Diderot, Montaigne, Rousseau, d'Alembert; nous sommes engoués de Ponson du Terrail, de Timothée Trimm, du roman à sensation.

Tels on voyait les Romains de la décadence s'entr'égorgier au sujet de la robe d'une courtisane, des muscles d'un gladiateur du cirque; telle était la *jeunesse dorée*, sous la Régence : amoureuse des bachanales nocturnes, se jetant machinalement dans les bras du proxénétisme le plus éhonté.

Quand donc un Juvénal inexorable viendra-t-il fouetter, jusqu'au sang, la corruption infâme qui menace de s'implanter au cœur même de la civilisation moderne ?

C.-J. POLLIO.

### ACHETEZ DES CHAPELETS !

Une petite boutique vient de s'ouvrir, rue Sainte-Hélène, dans l'immeuble appartenant aux PP. jésuites : sa noire enseigne, vierge de tout nom, nous apprendra-t-elle jamais la raison sociale de cet établissement commercial et son but, que nous font déjà présager les objets exposés dans la vitrine.

On y voit des médailles de tout métal et de tout module, des petits bons-dieux en plâtre stéariné, qui peuvent se laver, des chapelets roturiers et aristocratiques, des scapulaires égalitaires de toutes nuances et bien d'autres choses encore.

Mais ce qu'on y voit de plus beau, c'est un costume de grande cérémonie, un ornement (c'est le mot technique) complet, tout velours et tout or, pour célébrer le culte de celui qui vint prêcher ici-bas la pauvreté et la simplicité !

Si la petite boutique est exploitée par un locataire, par un concierge ou par une loueuse de chaises quelconque, je les félicite, quels qu'ils soient, sur l'heureux choix qu'ils ont fait du local et je leur promets une aisance honnête dans quelques années.

Si ce sont au contraire les RR. PP. jésuites qui lancent cette industrie, je les félicite bien davantage d'être entrés dans la voie de l'avenir et d'avoir affirmé ainsi les vrais principes de liberté et de progrès.

En effet, ils usent de la liberté de négoce qui est de droit commun et désormais ils pourront répondre : *Nous travaillons*, aux ignorants qui leur reprocheraient de point s'occuper assez en confessant, en priant et en prêchant.

Ils entrent dans le sentier du progrès; car de cette manière ils suppriment les intermédiaires (ces marchands d'objets de piété si nombreux dans notre ville) et mettent directement les *consommateurs*, qui affluent dans leur chapelle, en rapport avec eux, les *producteurs*.

Pourquoi laisser à un tiers un bénéfice si facile à réaliser ? C'est là tout le système coopératif !

Je ne désespère pas de voir bientôt se fonder dans la seconde Rome une société coopérative de production et de consommation pour les images et les statues pieuses, les chapelets et les innombrables dérivés de l'industrie catholique.

Je réclame tout de suite le titre de fondateur, accompagné de plusieurs messes chantées pour le *repos de mon corps*.

Je suis heureux d'avoir été le premier à signaler aux lecteurs de l'*Excommunié* le magasin des bons pères ou de leurs locataires; voilà une clientèle toute faite. Mon article est une réclame gratuite et toute bénigne, sans passion et pleine d'intérêt pour l'heureuse réussite de ce pieux commerce, et je termine en répétant à mes lecteurs :

ACHETEZ DES CHAPELETS !

KARL BRUNNER.

### PETITE CORRESPONDANCE

LÉOPOLD R... T (Cette). — Je ne vous oublie pas. L. CAM... — Auparavant, il est bon de s'informer du nombre de jours d'indulgences que rapportera la souscription.

PONCET. — Je vous tiens pour un ami, — mais souvent on ne sait où donner de la plume.

R. MAURET. — Au panier, les saltimbanques !... Important ?... non.

G. B. — Très-bien ! — Pourquoi se cacher ?

J. — Envoyez-moi ce brigand-là... que je lui lave la tête !... Et la dot, où en est-elle ?

J. B. — Merci.

R. T. G. J. — J'ai tout avalé... et vous êtes pardonné.

G. S... Tz. — Très-drôle, l'idée de votre moulin chinois... Ciselez, ciselez le plus possible.

EN VENTE LE 1<sup>er</sup> AOUT  
Chez tous les Libraires de Lyon  
et aux Bureaux de l'Excommunié, rue Quatre-Chapeaux, 7.

LE 2<sup>e</sup> VOLUME  
DE LA  
PETITE BIBLIOTHÈQUE  
DE L'EXCOMMUNIÉ

LE PARADIS  
A VOL D'EXCOMMUNIÉ

SOUS PRESSE :

SATIRES

PAR

Pierre LAGARGUILLE

Un des Gérants : T. CRÉTIN.

Lyon, Association typographique. — Regard, rue de la Barre, 12.